



ArcelorMittal, le chaos après le chão

dossier réalisé par Hélène Molinari & Delphine Bauer. Dessin : 20-20
Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles

ARCELOR MITTAL:
ON EN EST OU?



«J

e ne veux pas voir ça », ce sont les derniers mots de Robert (le prénom a été changé à sa demande) lors de notre dernière rencontre au printemps 2013⁽¹⁾. Après plus de 20 ans à travailler pour ArcelorMittal, sa pire angoisse était d'assister au démantèlement du haut fourneau liégeois, son lieu de travail, sa passion. Triste ironie, après la signature des accords entre la Région, les syndicats et le groupe sidérurgique, il est transféré pour son dernier contrat dans... la cellule démantèlement du HF6. Il sera au chômage en octobre 2016. Il a 51 ans. « Absurdités, injustices et mensonges » : son bilan personnel est sans appel. Il n'est pas le seul.

Juin 2014, la cokerie ferme à son tour. Plus de chaud, un peu de froid, le bassin liégeois n'a plus le choix : il faut « tourner la page », comme le dit si bien le ministre de l'Économie Jean-Claude Marcourt. « C'est pas son livre, c'est le nôtre », réplique Robert. Une chose est sûre : quand il a fallu signer les accords pour le plan social et industriel, les métallos n'ont pas eu leur mot à dire. Signés en

leur nom par leurs représentants syndicaux, ils ont dû accepter sans broncher.

Que faire pour « sauver » 1 300 personnes menacées de perdre leurs emplois ? Faire appel à la « créativité », bien sûr ! C'est ainsi qu'est pondu le plan social le plus incompréhensible du monde. Pour éviter d'avoir un millier de chômeurs en plus (ou, du moins, retarder leur inscription à l'ONEM), on crée des structures innovantes : le groupement d'employeurs Udlil.ge et une nouvelle filiale, Arjemo. Le premier se divise en deux cellules, dont la cellule compétence : les mecs sont virés de chez ArcelorMittal, puis ré-engagés pour un CDD de deux ans pour faire des formations CV et lettre de motivation ou de l'intérim chez, par exemple, ArcelorMittal. C'est bon pour le moral. Et la cellule démantèlement : les mecs conservent leur CDI et démantèlent l'outil sur lequel ils ont travaillé pendant des décennies. C'est bon pour le moral. Pour cette dernière, le top, c'est que les syndicats ont gonflé le chiffre nécessaire. Au lieu de 75 prévus, seuls 5 travaillent effectivement. Pour Arjemo, société d'emballage de bo-

bines, on vous la fait courte : des anciens d'ArcelorMittal se retrouvent sous-payés alors qu'ils sont sur-compétents, sont quasi tous au bord de la dépression, ou déjà tombés dedans. Abandonnés, isolés, dépressions, suicides... Les métallos sont coincés dans un délire créatif qui continue de les achever⁽²⁾.

Il reste 1 300 salariés chez ArcelorMittal aujourd'hui, pas à l'abri d'un nouveau plan social. Côté chômage, 20 % de moyenne pour le bassin : la sidérurgie ne semble plus capable de relancer l'économie wallonne. Alors, que faire de ces sites et de ces outils abandonnés ? La créativité wallonne peut-elle à nouveau faire opérer sa magie ?

¹ Souvenez-vous, le BD-reportage « Mittal enterrer et contre tous » réalisé par Hélène Molinari et K-Roten dans notre numéro ? Coucou les lecteurs fidèles ! À relire pour les infidèles sur lepoiscaille.be.

² Vous voulez en savoir plus sur le contenu des accords et ce que sont devenus les hommes d'acier ? Retrouvez l'enquête d'Hélène Molinari (elle est partout !) et Delphine Bauer dans le numéro 4 de Médor, sorti le 16 septembre 2016.



Seraing, c'est loin

Le Master Plan de Seraing sonnerait presque comme le titre d'une chanson de Métal. Métal, Métallurgie, coïncidence ? Il n'en fallait pas plus aux enquêtrices du *Poiscaille*. À bord du bus 2, elles ont parcouru les rues de Seraing à la recherche d'un plan de reconversion

Rue de l'Industrie, rue Cockerill, rue de la Vieille Espérance. aucun doute, ce territoire est rattaché à un lourd passé sidérurgique. Les hauts-fourneaux ne mentent pas, y avait de l'acier qui chauffait dans l'coin. Mais c'est du passé.

Les enseignes de magasins sont quasi toutes fermées. Les immeubles semblent inhabités, quand ils ne tombent pas en ruine. Soudain, le bus tourne et, ô mirage, une route et des ronds-points dignes des plus grandes agglomérations, du bâtiment design aux formes géométriques improbables et aux couleurs flamboyantes à t'en faire pleurer la rétine tellelement c'est beau : ça sent la reconversion à plein nez !

C'est là, rue Cockerill, que nous nous arrêtons pour rencontrer Amélie et Aurore, chargées de projet à l'AREBS, Agence de redéploiement économique de Seraing, créée au début des années 2000. Finie la petite maison en briques, elles ont déménagé dans des bureaux modernes, entourés de baies vitrées.

« C'est très joli, mais avant qu'ils nous mettent des filtres il y a deux mois, on était obligées de bosser avec des lunettes de soleil. Il pouvait même faire jusqu'à 38 degrés ! » Malgré ces conditions de travail tropicales, Amélie et Aurore poursuivent leur mission : créer un réseau et accompagner la création d'activités nouvelles sur les friches industrielles des sites d'ArcelorMittal. Elles ont, pour cela, déposé un projet de hub créatif et obtenu des fonds FEDER européens. « C'est l'Université de Liège qui a éveillé notre attention sur la volonté de la Région de développer des hubs, précise

Amélie. *On s'est dit que c'était ce qu'il manquait à Seraing et le cadre idéal pour penser l'après métallurgie.* »

800 000 euros pour six ans (salaires compris), c'est la somme accordée sur l'enveloppe des fonds 2014-2020.

tal, 195 hectares). « *Dans le cadre du hub créatif, on nous demande de faire des propositions pour l'utilisation du site de la cokerie à des fins économiques. Le site fait 48 ha d'un seul tenant, à proximité de la Meuse, ce serait dommage d'en faire autre chose. On pense principalement à des activités de réparation, recyclage de déchets, etc.* » Rien d'effectif pour le moment, mais elles n'en sont qu'au début d'un plan qui peut s'étaler sur des décennies !

Le premier interlocuteur, quand il s'agit des terrains des sites fermés d'ArcelorMittal, c'est la Foncière Liégeoise. Cet organisme, financé par la Région wallonne et ArcelorMittal, à 50 % chacun, est chargé de la gestion de ce patrimoine, une fois que le groupe a dépollué. En gros, tant que le terrain n'est pas dépollué, ArcelorMittal est propriétaire du terrain et fait ce qu'il veut. Une fois dépollué, le terrain est géré par la Foncière Liégeoise (ArcelorMittal a toujours son mot à dire, à 50 %). Enfin, une fois que le terrain est dé-

pollué et a été vendu, c'est au nouveau propriétaire d'en faire ce qu'il veut. Et dans tout ce processus, « *la grosse inconnue, c'est ArcelorMittal, qui est purement dans une logique économico-financière* », estime François Pichault, du laboratoire de recherches LENTIC qui accompagne depuis dix ans les transformations de la sidérurgie locale.

En parallèle du calendrier de chacun, Amélie et Aurore, de leur côté, tentent d'établir une stratégie cohérente pour développer des activités d'économie sociale, respectueuses de l'environnement et favorables à l'emploi dans la

NOUVELLES INFRASTRUCTURES À SERAING...



« C'est vraiment désespérant, confie Amélie, car nous n'avons toujours pas eu confirmation officielle du financement pour le hub alors que le projet devait démarrer en 2014... »

En attendant que l'argent coule à flot, le duo n'est pas inactif, bien au contraire. Depuis septembre 2015, elles mettent en place des réflexions concernant des activités transitoires ou permanentes sur les terrains abandonnés. Il y a de quoi faire. Les sites industriels potentiellement désaffectés représentent 130 hectares (auxquels il faut ajouter les sites de Chertal à Hers-



région, avant et/ou après la vente.

Ce projet de hub est unique et rien, avant leur proposition, n'avait été mis en place pour la reconversion des friches. « *On vient en plus du Master plan qui n'avait pas du tout pris en compte ce territoire.* » Quand, en Allemagne, au Canada ou en France, des équipes de cinq à dix personnes sont mandatées, à Seraing, elles sont deux pour 130 ha. « *On voulait avoir plus d'argent pour engager des experts, faire appel à des indépendants, mais on nous l'a refusé.* » Peu importe, elles font avec ce qu'on leur donne et ont déjà une proposition à tester : planter des arbres pour en faire du combustible. Une activité locale, qui pourrait être lancée sur le site de la cokerie, à faible coût. « *Mais tout le processus est très lent, il faudrait pouvoir l'accélérer. Ça ne bloquait pas au niveau d'Arcelor-Mittal, qui m'avait fait un retour positif il y a deux ans...* » Là où ça bloque ? Vous l'aviez deviné : au niveau administratif et au niveau financier.

Heureusement pour les Sérésiens, ça bouge chez ERIGES, régie autonome qui supervise le Master Plan. 800 hectares sont concernés, soit 25 % du territoire communal. L'annonce de relance du chaud par Mittal en 2007 avait mis plusieurs projets de reconversion à l'arrêt, lesquels ont pu reprendre en 2014 (là, cette fois, c'est sûr, c'est vraiment fermé), notamment le démantèlement du haut-fourneau 6. Situé au coeur de la ville, il serait prévu d'en faire une zone résidentielle (pas de financement

dans l'immédiat). Son affalement est fixé au jeudi 29 septembre à 14h. Les halles industrielles, à côté de l'esplanade Kuborn, accueilleront bientôt « *Gastronomia* », dédié au circuit-court et commerces de bouche, « *un projet alliant commerces, services et parking, le tout au sein d'un espace public complètement réaménagé* » (source : eriges.be).

Une nouvelle gare, des parkings, du service à gogo, Seraing voit émerger de nouvelles infrastructures qui, si elles crient modernité et consommation, semblent complètement déconnectées d'une importante part de la population sérienne actuelle. Normal, Mathot & Cie tentent de ramener une nouvelle population. Martine, la cinquantaine, qui a toujours

habité là, son accent pour témoin, a bien capté le subterfuge : « *Mathot*

veut voir trop moderne. Du haut de gamme, pour des ouvriers qui gagnent 1 000 euros par mois ! Il veut attirer du haut standing, sauf qu'il a oublié qu'il n'y a que des pauvres. » Une analyse partagée par François Pichault : « *Le problème, c'est le nettoyage par le vide, la boboification et l'exclusion de la pauvreté en périphérie. Des séances d'informations sont bien organisées pour les riverains, mais sous une démarche d'urbanistes qui expliquent, plutôt que d'essayer de partir de l'expérience des habitants pour établir un plan. De la classe moyenne, il en faut, mais il ne faut pas tout miser là-dessus !* »

Avec leur hub créatif, Amélie et Auréore veulent justement « *rendre sa place à l'humain dans le Master Plan* ». Leur but est d'éviter de restructurer le territoire sans prendre en compte la population. Comme le notait François Pichault et Virginie Xhaufflair dans leur étude intitulée « *Comment forger l'avenir après deux siècles de sidérurgie ?* » : « *La restructuration d'un territoire est forcément un phénomène plus long que de prendre en charge les transitions professionnelles des travailleurs licenciés. Pour le bassin liégeois, il s'agit de penser un nouveau système productif local.* » Ce nouveau système productif se cherche encore, entre la vision d'un centre de Seraing attractif, basé sur les commerces et la consommation, et ses friches industrielles orientées vers de nouvelles activités de production.

« *Le Master Plan a enclenché une émulation que tous les rapports (La-place, Syndex, pour les intimes), experts, think tanks, groupements, n'ont pas réussi* », concluent les chercheurs. Il se donne le droit d'essayer et de tester. « *Cela aura au moins eu comme conséquence un mouvement citoyen, mené par le centre d'action laïque, les "Fieris Féeries", ajoute François Pichault, une parade urbaine qui embarque les gens sur le thème de la fierté.* » La première édition a eu lieu en 2013, la prochaine est prévue pour le 1^{er} octobre 2017 : génie industriel, génie de l'eau, génie de cristal, génie de la nature, autant de génies qui rendent fiers les Sérésiens. Ouais, on l'oublie souvent, mais un tiers du territoire est recouvert de bois et de forêts !

H.M. et D.B.



Portraits à chaud

Sur ce territoire en pleine reconversion, des êtres humains - étranges créatures pourvues de sentiments - survivent au bulldozer de la créativité wallonne. Rencontre de trois métallos en mal d'avenir

Portraits réalisés par Delphine Bauer

John, le rescapé

John, c'est un grand gaillard blond et costaud. C'est aussi un regard. Doux, fort, déterminé. Mais miné. Le 6 février 2013, sa vie bascule. Alors qu'il participe à une manifestation organisée à Strasbourg par les travailleurs d'ArcelorMittal qui est en train de licencier à Liège –, il est touché par un tir de flashball d'un CRS français. Il perd son œil à 25 ans.

Aujourd'hui, il en a trois de plus et après une longue pause d'un an et demi pour se reconstruire physiquement et mentalement, il travaille toujours chez ArcelorMittal.

Le jeune homme, « ayant grandi près des usines », estime avoir fait le tour d'un monde qui part en lambeaux, lui qui a connu la phase à chaud en tant que sous-traitant pendant quatre ans et demi et exerce aujourd'hui dans le froid en CDD. De froid, il n'y a pas que l'acier dont il s'occupe. « La mentalité actuelle, plus patronale, me pousse à partir. La sidérurgie, à l'époque où ça allait bien, c'était comme une grande famille. » Seulement voilà, les plans sociaux de 2011, la fermeture d'une partie du froid en 2013, changent profondément la donne. Lui est encore un « ArcelorMittal », il fait partie des fameux « restes », de ceux qui ont échappé au plan social, mais pas mal de ses anciens collègues ont atterri chez Arjemo, une entreprise

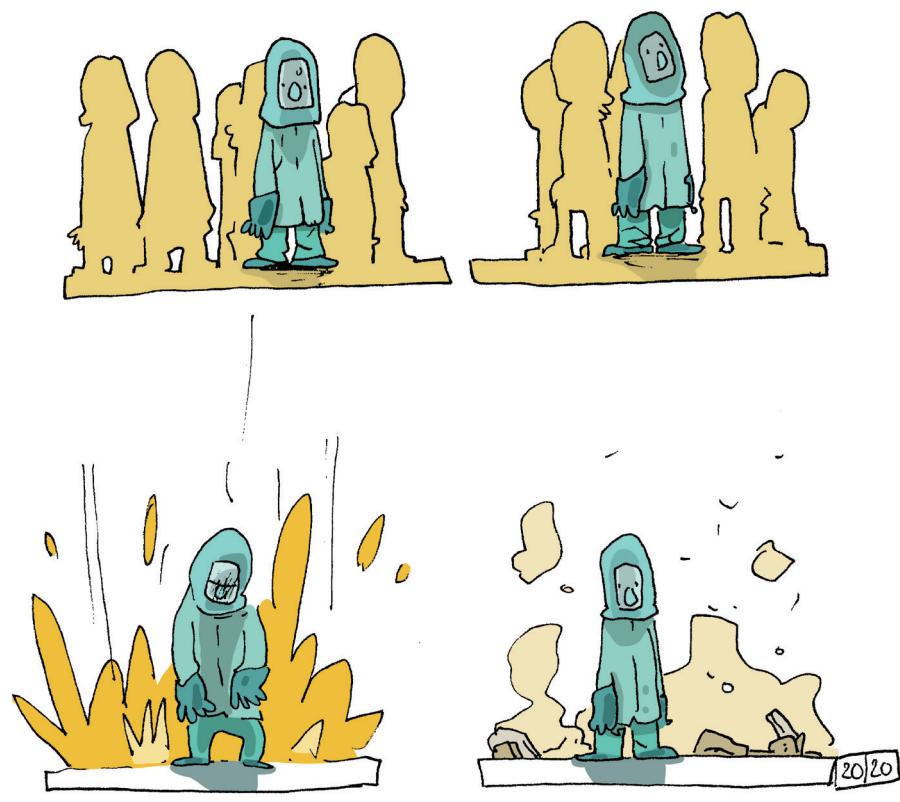
qui s'occupe d'emballage et de manutention. Ils y sont payés 10,20 euros de l'heure, s'y sentent humiliés et ne sont pas utilisés à la hauteur de leurs compétences. Pour lui, c'est sûr, ArcelorMittal a voulu « diviser pour mieux régner ».

C'est un peu son sentiment aussi quand il évoque les 138 millions empruntés à la région par le géant indien de l'acier... Et qui seront utilisés, à terme, pour réduire le nombre d'ouvriers ! Marre aussi des conditions de sécurité qui se dégradent. Il se rappelle, il y a quelques années, d'un nouveau, auquel il a mis une boulonneuse entre

les mains. « Je touche pas à ça », avait-t-il déclaré. Il était pianiste ! « Si je me casse un doigt, je suis foutu. » Mais ici, ce n'est pas un doigt cassé qu'il risquait, c'était carrément d'être fondu dans un bain de zinc, comme ce type pour qui, apparemment, les cinq minutes de formation en sécurité n'avaient pas été suffisantes... John en a

assez d'avoir le sentiment de faire avec des bouts de ficelle. « Même les femmes de ménage ne passent plus qu'une fois au lieu de deux par semaine. » Il n'y a pas de petites économies pour ArcelorMittal qui, en 2010, a payé la fortune de 496 euros d'impôts pour un bénéfice de plus d'un milliard en Belgique.

RECONVERSION



Martine, la « maman » des métallos

Quand on rentre chez Martine, à Seraing, ce qui marque, c'est l'odeur de chiens. Normal, elle en héberge au moins vingt. Bénévolement. Et elle les aime, ces chiens. Elle reconnaît même chacun de leurs aboiements. Une sorte de reconversion pour celle qui a baigné dans la métallurgie toute sa vie, depuis que, haute comme trois pommes, elle voyait tout autour d'elle les fourneaux, les rails... « Je trouvais ça splendide », se souvient-elle.

Aujourd'hui, Martine, visage un peu émacié, une « sans-dent » comme la qualifierait sans doute François Hollande – au sens propre comme au sens figuré, est pourtant une femme déterminée. Loin d'être une faible.

Pour les métallos, elle est même leur « maman ». Elle n'a jamais été une « ArcelorMittal », comme elle dit, car elle est arrivée à l'usine par le truchement d'une firme extérieure chargée du ménage, mais les ouvriers, elle les a toujours compris, soutenus.

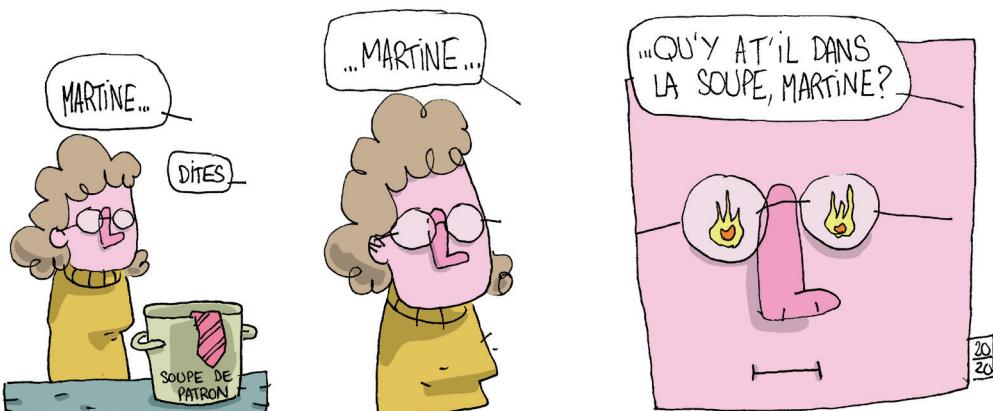
Faut dire que Martine a payé un lourd tribut à la métallurgie. Elle a perdu son mari, ouvrier ArcelorMittal en 2004. Accident de travail mortel, un oubli de harnais de sécurité sur le haut fourneau 6.

Quand les grèves éclatent en 2011,

elle tient le haut du pavé. Quand elle défend les ouvriers, elle est la seule de son entreprise. Raison pour laquelle elle se fait virer. C'est elle qui, alors, prépare des potées de carottes pour les livrer sur les piquets de grève, la nuit, avec son ami Dan* (le prénom a été changé, lire portrait ci-dessous). Il faut bien que le mouvement tienne.

cien ouvrier, encore avec son costume ArcelorMittal sur le dos, mais avec sa débroussailleuse, devant les bureaux. Qu'est ce qu'il se dit ? Le mec, quand il rentre chez lui, il a tout ça dans sa tête. Tu n'as plus des hommes à l'usine, tu as des numéros.»

La colère, Martine l'a encore chevillée au corps. Alors quand elle a envie



Dans son salon, elle aime raconter la vie des métallos, qui fut aussi un peu la sienne. Quand elle imagine la reconversion forcée des anciens ouvriers après les plans sociaux, la nouvelle vie de certains, qu'on a foutu au jardinage ou au démantèlement, elle ne peut s'empêcher de se demander : « Un mec, an-

de pleurer ce monde englouti et cette globalisation qui tue, elle prend sa voiture, la gare devant les bureaux d'ArcelorMittal et, comme une revanche, met la musique à fond en dansant sous les caméras de surveillance. « Je ne suis pas mort, je dors », crie alors Michel Sardou. Et elle aussi.

Dan* (prénom changé), le rebelle en colère

Avec sa dégaine d'éternel adolescent, *tee-shirt* kaki, pantalon trop large, le cheveu ras, Dan* (le prénom a été changé), est finalement un vieux de la vieille pour ArcelorMittal. Derrière lui, il a quatorze ans de cokerie, quatre années à Ramet dans le froid, puis des aller-retours entre Ramet et Flémalle.

Aujourd'hui, il bosse chez Arjemo. Mais quand il y va, c'est « avec des pieds de plomb ». Le froid, c'est pas comme le chaud. Finie la belle solidarité. La grande famille du chaud a éclaté. Et puis, le constat est sans appel. « On est passé d'ouvrier ArcelorMittal à sous traitant extérieur. Autant dire moins que rien. » Pourtant, les

cartes sont brouillées... Dan sort sa fiche de paie. Devinez quoi ? Elle est envoyée par... ArcelorMittal ! Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Mais que faire ? En 2013, « les syndicats ont signé des trucs sans nous consulter », lâche-t-il. « Ils ne suivent même plus leur base », regrette-t-il amèrement.

Avec son air un peu révolté, ses coups de gueule et son habitude de ne pas obéir aveuglément aux règles, Dan fait un peu figure de rebelle.

Les grèves, même pas peur. Il accompagnait Martine tous les soirs et soutenait les ouvriers grévistes. Il regrette juste que la jeune génération soit plus passive. En 2015, il a remis ça pour obtenir une

petite augmentation – à 10,20 euros de l'heure, les salaires sont serrés et tellement loin des 14 euros de l'heure en moyenne gagnés sous ArcelorMittal maison mère.

Dur de continuer à croire en l'avenir de la métallurgie, quand les plans sociaux s'enchaînent à Liège. Alors, ce qui fait le plus mal à cet enfant de Seraing, né dans la métallurgie, « c'est ceux qui sont encore dans le froid. Ils croient que ça va durer encore dix ans. » Alors que, dans les yeux de Dan, il n'y a plus d'espoir. « l'usine, on me prend pour un fou, un fabulateur, quelqu'un qui parle de trop, mais tout ce que je dis, ça se confirme toujours », lâche-t-il, telle une prophétie d'un Cassandre moderne.

